



# L' Abeille.

8me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 12 JANVIER 1860.

No. 15.

AUX

BIENVEILLANTS AMIS DE LA SOCIÉTÉ

St Louis De Conçague.

Par la nature seule instruit,  
L'oiseau sait chanter sous l'ombrage ;  
L'arbre laisse pendre son fruit  
Et se couronne de feuillage.

La fleur s'ouvre et sourit au ciel,  
Le ruisseau fait un doux murmure ;  
L'abeille butine son miel,  
Ils sont formés par la nature.

Mais l'homme à ses instincts laissé,  
Demeure sans voix et stérile ;  
Dans sa fleur bientôt desséché  
Son esprit languit inutile.

Il faut que la main d'un ami  
Viennne au secours de sa faiblesse ;  
Il faut qu'un bienfaiteur chéri  
Le protège de sa tendresse.

Pour nous, grâce à vos soins touchants,  
Au zèle que vous faites naître,  
Nous avons nos fleurs de printemps,  
Et nous aurons nos fruits peut-être.

Ces fleurs, parures de nos fronts,  
Espoir d'une fertile automne,  
A l'envi nous les tresserons  
Pour en former votre couronne.

Puissiez-vous moissonner un jour  
Les fruits dans leurs germes encore :  
Ils sont bien dus à votre amour,  
C'est vous qui les faites éclore.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ÉLO-  
QUENCE CHRÉTIENNE

Au quatrième siècle.

Le peuple Romain, après avoir étendu sur tout le monde sa main orgueilleuse et tyrannique, s'était creusé par ses crimes, un abîme où il était sur le point d'être englouti ; les barbares, profitant de sa mollesse, l'attaquent de toutes parts : les esclaves se révoltent : des particuliers, sans noms comme sans capacité, ceignent la couronne impériale, enfin tout est dans le désordre. Je me trompe ; une société existe, une société une, divine et permanente. Tandis que tout dans l'univers semble se dissoudre, cette société longtemps cachée, sort de la nuit des catacombes, se répand partout, et fait même

la conquête du trône des Césars ; tandis que l'humanité semble oublier toutes connaissances, elle lui fait voir ce que peut l'homme par l'éloquence écrite, ou parlée. Quel intérêt ne trouverions-nous pas, dans l'histoire des premiers grands génies qu'elle a produits ! mais je craindrais, en l'entretenant, de charger mes épaules d'un fardeau trop lourd. Je me contenterai d'attirer votre attention sur ceux qui, par leurs talents et leurs écrits ont mérité au quatrième siècle, le nom de *siècle d'or de l'Eglise*. Puisse la grandeur de ceux dont je veux parler, faire oublier la faiblesse de cette composition, qui montrera en moi plus de bonne volonté que de capacité.

Ce siècle, si précieux pour le catholicisme, vit les premières années d'un homme qui seul aurait pu lui donner un droit au souvenir de la postérité : c'était le grand Athanase, né à Alexandrie l'an 296 de J. C. Elevé au milieu des querelles religieuses, célèbre dès sa jeunesse par l'influence qu'il exerça dans le concile de Nicée, dont il rédigea en grande partie les décrets, élu patriarche d'Alexandrie par le suffrage d'un peuple enthousiaste, puis exilé dans les Gaules par Constantin, proscrit par Constance, persécuté par Julien, menacé sous Valens, il mourut sur le siège patriarcal, (373), d'où il avait été cinq fois violemment banni, et d'où il fut vingt années absent. Vous jugez bien que les écrits d'un tel homme, ne sont pas seulement des ouvrages de théologie. S'il combat souvent pour des dogmes en apparence obscurs, impénétrables, son but réel est de fonder cette unité religieuse, que la victoire même des chrétiens, et que le partage de l'empire en deux vastes états rendaient plus difficile ; il en a, dès le premier jour, calculé l'importance ; et il poursuit sans cesse l'accomplissement de cette œuvre.

Les principaux ouvrages de ce grand homme sont : son discours contre les Grecs, c-a-d, contre l'idolâtrie ; il se distingue entre les ouvrages des autres *apologues*, par une méthode savante et une admirable sagacité à décomposer tout l'édifice des fables païennes, en assignant à chaque erreur sa date et son principe ; sa

défense de la Trinité et de l'Incarnation, ses lettres, ses traités contre les Ariens, les Méliciens, les Apollinaristes et les Macédoniens ; enfin la vie du Saint solitaire Antoine.

Le style de St. Athanase n'est ni au-dessus ni au-dessous des sujets qu'il traite ; tour-à-tour noble, simple, élégant, clair pathétique. “ On y trouve (dit Photius le meilleur critique des écrivains de sa langue) avec une diction nette, facile, abondante, une force et une finesse inimitable. Tout ce qu'il avance, et qu'il présente sous le jour le plus avantageux, porte sur une logique solide, et en même temps susceptible de termes nobles, et des ornements de la haute éloquence. Mais son plus grand art, consiste à cacher l'art même ; et rien ne paraît si simple et si naturel que ses traits les plus victorieux... Docteur et orateur d'une sagesse extrême, d'un goût exquis, d'une grande justesse dans l'expression, partout il proportionne exactement le tour du discours au sujet qu'il traite, et aux personnes qui l'écoutent.” Tel est le jugement que dans sa fameuse bibliothèque le trop célèbre Photius porta sur ce grand homme, et que, de nos jours, Mr. Villemain a sanctionné par tout ce crédit que peut lui donner son savoir et son goût exquis.

Si nul évêque du quatrième siècle n'égale le primat d'Égypte pour l'élevation d'esprit et la fermeté d'âme, quelques-uns d'entr'eux furent plus habiles écrivains et plus grands orateurs ; de ce nombre furent St. Grégoire de Nazianze, St. Grégoire de Nysse et St. Basile.

St. Grégoire de Nazianze (328), après avoir étudié à Césarée et à Alexandrie, se rendit à Athènes avec St. Basile son compatriote. Grâce aux bonnes intentions de Théodose, il fut élevé au siège Archiépiscopal de Constantinople. Mais bientôt les évêques d'Égypte attaquèrent le nouvel Archevêque, qui, abandonné de l'empereur même, fut obligé de se démettre de ses fonctions. Il retourna en Cappadoce, sa patrie, et se livra à la composition de nombreux ouvrages qui, encore aujourd'hui, attestent la beauté de son génie et la profondeur de ses connaissances. Il mourut vers l'an 380.

Malgré les ravages du 15 siècle, 55 de ses sermons sont parvenus jusqu'à nous, ainsi que 173 petits poèmes, ou pièces de vers, parmi lesquels, on en remarque un sur les vicissitudes de sa propre vie.

Ses sermons sont mêlés d'un grand nombre de pensées philosophiques, et semés de traits d'histoire et même de mythologie ; il est aussi exact que sublime dans l'explication des mystères, qualité qui lui mérita le nom de *Théologien* par excellence. Ses poésies furent, presque toutes le fruit de sa retraite et de sa vieillesse ; mais on ne laisse pas d'y trouver le feu et la vigueur d'un jeune poète. En général on est forcé, en lisant les écrits de ce grand homme, d'avouer qu'il a remporté le prix de l'éloquence sur tout les orateurs de son siècle, pour la pureté de ses termes, pour la noblesse de ses expressions, pour l'élégance du style et pour l'élevation des pensées. C'est l'Isocrate des pères Grecs. On peut néanmoins lui reprocher qu'il affecte trop de se servir des antithèses, des allusions, des comparaisons, et de certains autres ornements qui trop prodigués, rendent le style précieux et efféminé.

St. Grégoire de Nysse, (331) qui ne saurait occuper dans l'éloquence une place aussi distinguée que l'évêque de Nazianze, est cependant digne de notre attention. D'abord engagé dans les liens du mariage, il céda ensuite à la prière de son frère St. Basile, et embrassa la vie ecclésiastique. Nommé évêque de Nysse, en Cappadoce, il se montra vaillant défenseur de la foi catholique, parut avec éclat à la cour, dans les conciles et prononça dans Constantinople les oraisons funèbres de l'Impératrice Flaccille et de sa fille Pulchérie. Le recueil de ses ouvrages nous offre un Héméron comme celui de St. Basile, et quelques discours sur la création de l'homme, où se trouvent de curieux détails d'anatomie, mais l'évêque de Nysse n'avait pas le don de tout embellir par l'imagination et le sentiment : sa méthode est sèche, ses allégories sont subtiles.

Il n'a pas non plus, dit M. Villemain, cette couleur orientale qui charme dans la plupart des orateurs de l'Eglise Grecque, chose singulière ! il est mystique sans être enthousiaste du christianisme naissant ; mais il a l'air d'appliquer les catégories d'Aristote à cette œuvre d'inspiration et de foi.

Cependant les évêques de Nazianze et de Nysse, nonobstant leur profond savoir, ne sauraient approcher de la science étonnante du grand St Basile, leur ami intime. Comme son frère, St Grégoire de Nysse, il fut d'abord professeur de Rhétorique, et quitta ensuite le monde pour se consacrer à Dieu. Devenu archevêque de Césarée, il eut à combattre toute la violence des Ariens, qui soutenaient l'empereur Valens, mais grâce à son énergie et à son éloquence il résista à tous les efforts de ses ennemis, et mourut victorieux, l'an 379.

St. Basile est un des pères les plus élo-

quents ; son ouvrage seul, intitulé l'Héméron, suffirait pour lui faire une réputation immortelle. Parmi quelques erreurs de physique communes à toute l'antiquité, il renferme beaucoup de notions justes, de descriptions heureuses et vraies ; on croirait lire de belles pages détachées des *Etudes de la nature* ; c'est le même soin pour montrer partout Dieu dans ses ouvrages ; c'est la même imagination spéculative et tendre pour s'élever aux bontés du Créateur, la même délicatesse, la même sensibilité dans l'expression, pour les faire comprendre et les faire aimer.

On a encore de lui des sermons, des traités de morale et d'ascétisme, des commentaires sur diverses parties de l'Ecriture sainte. Partout on admire dans ses ouvrages, une éloquence gracieuse et fleurie, unie à une dialectique pressée et irrésistible.

(A continuer.)

## L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 12 JANVIER 1860.

Il y a eu mercredi huit jours, les membres de la société SAINT LOUIS DE GONZAGUE ont donné une nouvelle séance publique en présence d'un très-grand nombre d'auditeurs. Nous n'oserions répéter ici le concert d'éloges qu'ils se sont attiré ; la modestie de nos jeunes amis a été suffisamment mise à l'épreuve ; ils savent assez que leur petite société qui ne date que d'hier, jouit déjà d'une réputation capable de faire sécher de jalousie des sociétés plus anciennes qu'elle de plusieurs lustres. Ils avancent, n'en déplaise à leur président, de succès en succès, et de progrès en progrès, et leur dernière séance n'a eu qu'un défaut, celui d'être trop courte. Les auditeurs, (fait digne de mention) tardaient à se lever et semblaient attendre de nouvelles jouissances.

Nous ne pouvons passer sous silence une petite pièce de poésie que nos grands journaux ont jugée digne de l'attention du public et que nos lecteurs trouveront sur la première page de l'*Abeille*. Elle a été heureusement chantée par un de nos jeunes confrères. L'auteur de cette charmante chanson, en faisant son nom, donne un exemple de modestie que nous aurions peine à suivre si Apollon nous favorisait un jour d'une si heureuse inspiration. Nos abonnés nous permettront de la leur offrir comme étrennes du jour de l'an.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Les dernières nouvelles d'Europe nous annoncent que le Pape et le Roi de Naples ont donné leur adhésion au congrès. “ Le congrès, dit le *Pays*, est maintenant constitué en principe. L'adhésion

unanime de l'Europe prouve qu'elle comprend et apprécie la politique énergique et loyale de l'empereur, et nous permet de prédire une solution satisfaisante des difficultés de la question Italienne.” La *Patrie* nous assure que le Cardinal Antonelli représentera les Etats-Pontificaux au congrès, et qu'il doit être rendu à Paris le 4, mais il est probable que le congrès ne s'ouvrira pas avant le 15 janvier.

Il est presque certain que la France, l'Autriche, la Russie et la Prusse seront représentées au congrès par leurs ministres des affaires étrangères quelque doive être à cet égard la décision ultérieure du cabinet de Londres. Il y a toujours des hésitations à Turin pour la désignation de M. de Cavour comme représentant de la Sardaigne au Congrès.

La Hongrie est actuellement en proie à une assez vive agitation excitée par des pamphlets publiés à Londres sous la dictée des Magyars. Le gouvernement autrichien, pour comprimer cette agitation, a envoyé dans cette province des renforts considérables placés sous le commandement de l'Archiduc Albert, dont le quartier général est établi à Pesth.

Le télégraphe apportait à Paris, le 17 Décembre, la nouvelle d'une sixième attaque des Maures contre l'armée Espagnole. Cette affaire s'est terminée, comme les précédentes, par la défaite des Marocains, mais la persistance dans leurs attaques et leur acharnement dans le combat semblent indiquer que cette guerre sera peut-être plus sérieuse qu'on ne se l'était d'abord imaginé. C'est le 15 Décembre qu'a eu lieu le nouvel engagement. 15,000 Maures, parmi lesquels figurait une cavalerie nombreuse se précipitèrent sur les retranchements des Espagnols, mais en furent bientôt repoussés avec une perte de 2500 hommes. Du côté des Espagnols on compte 30 morts et 126 blessés.

Les nouvelles de Cochinchine sont de plus en plus affligeantes. Dans le Tonkin les mandarins semblent plus que jamais acharnés à la perte des chrétiens. Naguère la peine la plus forte était l'exil ; aujourd'hui on les condamne à mort, et si ce sont des prêtres on leur fait subir les plus horribles traitements. Sept d'entre eux, qui étaient indigènes, ont dernièrement été sacrifiés.

On annonce que le gouvernement révolutionnaire de Parme, de Modène et des Romagnes réunis, va prendre le titre de gouvernement de l'Emilie. C'est le nom que portait cette contrée lorsqu'elle formait dans l'empire romain une province de la Gaule cisalpine : elle le devait à la voie Emilienne allant de Rome à Rimini.

Le principal chef des montagnards du Caucase a été soumis. Cette soumission importante entraîne celle de presque toute la population du pays.

#### UNIVERSITÉ-LAVAL.

Les cours publics de la Faculté des Arts sont commencés depuis Lundi. Le cours de Mr. Ferland sur l'Histoire du Canada se donne tous les Lundi, Mercredi et Vendredi, à 7h. 3/4 P. M. et celui de Mr. Hamel sur la physique tous les Mardi et Jeudi de chaque semaine aussi à 7h. 3/4. Ces cours, qui ne manqueront pas sans doute d'attirer beaucoup de monde, se continueront jusqu'à Pâques, fin du second terme.

### ERRATA.

Comme les notes, qui nous ont été transmises sur la Baie St. Paul, ont un caractère historique, il est important de laisser le moins de prise possible à l'erreur. Voici quelques fautes échappées à la faiblesse de nos excellents protes :

N<sup>o</sup>. 8 de l'*Abeille*, 2<sup>e</sup>me colonne, 4<sup>e</sup>me ligne, au lieu de "élevé de cent pieds," lisez "quinze cents pieds."

3<sup>e</sup>me colonne—après les mots "ou du Petit-Cap" ajoutez "comme on disait dans le temps, ou de la Bonne Ste. Anne."

Même colonne, dernière ligne, — au lieu de "1812" lisez "1818".

Même colonne, au lieu de "la Sœur St. Paul, Congréganiste," lisez "la Sœur St. Paul de la Congrégation N. D."

N<sup>o</sup>. 9m, 3<sup>e</sup>me colonne, dernière ligne, au lieu de "d'avoir" lisez "devoir".

5<sup>e</sup>me colonne, 5<sup>e</sup>me ligne au lieu de "2 juillet," lisez "29 juillet".

Au lieu de "Claude Lavoyi" lisez "Claude de Lavoye (c'est ainsi qu'il signait).

6<sup>e</sup>me colonne, 5<sup>e</sup>me ligne, au lieu de "1728" lisez "1722".

6<sup>e</sup>me colonne, 8<sup>e</sup>me ligne, au lieu de "1732" lisez "1722".

Même colonne, au lieu de "certains prophètes" lisez "certaines prophéties.

N<sup>o</sup>. 10—avant-dernière ligne, au lieu de "il a été" lisez "il avait été.

N<sup>o</sup>. 11—1<sup>ère</sup> colonne, 5<sup>e</sup>me ligne, au lieu de "et s'asseoir" lisez "et l'asseoir.

N<sup>o</sup>. 13—1<sup>ère</sup> colonne, "et que se conservent" lisez "conserveront.

Do. "à l'abri de la maladie" lisez "pu-  
rement Canadiens.

4<sup>e</sup>me colonne, au lieu de "il arrive à faire" lisez "il aime à faire.

"Ce sont deux petits ruisseaux" lisez "cent petits ruisseaux".

5<sup>e</sup>me colonne, "le temps de représenter" lisez "de répéter.—" dans laquelle des écoles" lisez "dix écoles.

L'auteur nous prie de rectifier une erreur qu'il a reconnue depuis qu'il nous a envoyé sa correspondance: c'est à tort qu'il dit que la somme de £433 a été remise à M. Chauvin: la succession de N. Lelièvre était beaucoup moins considérable.

### LE VOL AÉRIEN.

Personne n'ignore qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVIII<sup>e</sup> les physiciens se sont occupés de la possibilité d'élever dans les airs différentes machines capables de porter des hommes. Cette sorte de passe-temps scientifique était fort à la mode à cette époque. Alors l'Europe savante toute entière était aux découvertes qui ont amené une révolution générale dans les sciences. Cultivée par un nombre immense d'esprits, la science se préparait à créer autour de nous un monde de merveilles, en embrassant toute la sphère des réalités qui nous entourent. Par les améliorations qu'elle semblait promettre dans les conditions matérielles de la vie, l'utilité des découvertes qui venaient de se faire et de celles qui apparaissaient dans un horizon moins sombres, poussait tous les savants à l'étude de la physique.

Aucune découverte ne devait exciter autant que celle des ballons, la surprise, l'admiration, l'émotion universelles. Oser s'élançer dans le vaste champ des airs, marcher à la conquête de l'atmosphère: c'était bien là une entreprise digne du génie de l'homme. Ces plaines infinies, dont l'œil est impuissant à sonder l'étendue, désormais allaient devenir son domaine. Il voulait à son gré parcourir ce nouvel empire, régner en maître sur ces régions inexplorées. Ainsi le monde était sur le point de n'avoir plus de bornes ni d'abîmes que son génie ne pût franchir. Il ne sera donc pas sans intérêts de rapporter l'histoire des diverses tentatives de s'envoler dans les cieux, qui ont précédé la découverte des ballons.

En 1670, le père Lana, jésuite, partageant l'esprit de son siècle, se livrait à des recherches sur la physique et publiait un mémoire dans lequel il décrit la construction d'un vaisseau qui naviguerait dans les airs. Ce vaisseau devait être à mâts et à voiles. Nous n'avons pas besoin de montrer ce qu'avait d'illusoire une pareille idée.

Un autre religieux, le père Galien, qui sans doute avait étudié à son école, propose le même moyen. Il veut faire naviguer un vaisseau dans les hautes régions de l'atmosphère, dans les régions de la grêle; fondé sur ce principe de physique que la densité de l'air diminue à mesure

que l'on s'élève dans l'atmosphère, son vaisseau devait flotter dans les régions de la grêle comme nos vaisseaux flottent dans les plaines liquides de la mer. Mais comment arrive-t-on à transporter le vaisseau dans ces hautes régions? Le père Galien ne s'explique pas sur cette question, qui aurait cependant son importance; en revanche, il nous donne des détails très-circumstanciés sur la taille et la construction de son vaisseau. "Le vaisseau, dit-il, serait plus long et plus large que la ville d'Avignon, et sa hauteur ressemblerait à une montagne bien considérable. Un seul de ses côtés contiendrait un million de toises carrées, et il aurait six côtés, puisque nous lui donnons une figure cubique.... Le corps seul du vaisseau pèserait douze millions de quintaux," pesanteur énorme, au delà de dix fois plus grande que n'était celle de l'arche de Noé, avec tous les animaux et toutes les provisions qu'elle contenait. Tout cela n'est qu'un espèce de rêve chimérique.

Mais ce n'est pas seulement par des calculs plus ou moins sérieux que l'on a essayé de résoudre le problème du vol aérien. On compte un grand nombre de mécaniciens qui ont tenté de construire des appareils destinés à imiter le vol des oiseaux, et beaucoup d'entr'eux n'ont pas hésité à confier leur vie au jeu de ces machines.

Jean-Baptiste Dante construisit des ailes artificielles qui, appliquées au corps, lui permettaient, a-t-on dit, de s'élever dans les airs. Si l'on en croit les *mémoires* de l'abbé Mougier, Dante aurait fait plusieurs fois l'essai de son appareil, et aurait fini ses courses atmosphériques par se casser une cuisse en tombant sur une église. Selon le même écrivain, un accident semblable serait arrivé à un savant bénédictin anglais. Ce bon religieux fabriqua des ailes d'après la description qu'Ovide nous a laissée de celles de Dédale, les attacha à ses bras et à ses pieds, et s'élança du haut d'une tour. Mais ses ailes le soutinrent à peine l'espace de cent vingt pas; il tomba au pied de la tour, se cassa les jambes, et traîna depuis ce moment une vie languissante. Il se consolait néanmoins de sa disgrâce en affirmant que son entreprise aurait certainement réussi s'il avait eu la précaution de se munir d'une queue.

En 1768, Un mécanicien, nommé Le Besnier, fit à Paris diverses expériences d'une machine à voler. Le *journal des savants* assure que Le Besnier fit usage de ses ailes avec un certain succès. On dit même qu'un baladin en acheta une paire à l'inventeur, et s'en servit heureusement.

Un certain Bernon fut plus malheureux : il acheta des ailes, prit son essor d'une hauteur, et alla se casser le cou un peu plus loin.

Il y eut encore bien d'autres volatiles d'espèce humaine, qui furent assez courageux pour entreprendre un voyage dans les régions de l'air, au risque d'y perdre un bras, une cuisse, souvent même la vie. Quelques-uns eurent l'idée de construire des voitures volantes et des bateaux volants, mais, comme dit un auteur du temps, "ces nouvelles machines semblaient moins s'élever aux cieux, que presser la terre et s'identifier avec elle." Aussi ne purent-ils rien obtenir de sérieux.

Le mauvais résultat des nombreux essais entrepris pour construire des machines aériennes, fit abandonner toutes ces vaines recherches. Si le succès eût couronné d'aussi puériles tentatives, on n'eût cependant jamais obtenu une machine capable de répondre à aucun objet d'application utile. Ce n'aurait été qu'un objet de curiosité, comme l'ont été, quelques années plus tard, les ballons eux-mêmes. Mais était-il bien possible de réussir à pouvoir résoudre le problème auquel on s'attaquait par les moyens qui ont été tentés? Le géomètre Lalande démontra vers le même temps, l'impossibilité de réussir dans les recherches de ce genre. Dans une lettre adressée au *Journal des Savants*, il prouve mathématiquement que pour élever et soutenir un homme dans les airs, sans autre point d'appui que lui-même, il faudrait le munir de deux ailes de cent quatre-vingts pieds de long et d'autant de large, c'est-à-dire de la dimension des voiles d'un vaisseau.

Il fallait bien renoncer à toute recherche relative à la construction des machines à voler, aussi furent-elles bientôt oubliées. Dès lors toutes les grandes idées que l'on avait conçues du vol aérien s'évanouirent comme la fumée disparaît dans cette immensité qu'on avait vainement tenté de pénétrer.

#### MORT DE LOUIS HÉBERT, premier habitant de QUÉBEC.

La mort du Sieur Hébert, dit le Frère Lazard, (\*) fut autant regrettée des Sauvages que des François mêmes ; car ils perdaient en luy un vray pere nourricier, un bon amy, et un homme tres-zélé à leur conversion, comme il a toujours témoigné par effect jusques à la mort, qui luy fut aussi heureuse comme sa vie avoit pieusement correspondu à celle d'un vray chrestien sans fard ny artifice.

\* Histoire du Canada, liv. II. ch. xxxvi.

Je ne peux estre blasmé de dire le bien là où il est, et de déclarer la vertu de ce bon homme, pour servir d'exemple à ceux qui viendront après luy, puisqu'elle a esclaté devant tous, et a esté en bonne odeur à tous.

Dieu voulant retirer à soy ce bon personnage, et le récompenser des travaux qu'il avait soufferts pour Jésus-Christ, luy envoya une maladie, de laquelle il mourut cinq ou six semaines après le baptesme de la petite fille de Kakemistic. Mais auparavant que de rendre son ame entre les mains de son Createur, il se mist en l'estat qu'il desirait mourir, receut tous ses sacrements de nostre Pere Joseph le Caron, et disposa de ses affaires au grand contentement de tous les siens. Après quoy il fist approcher de son lit sa femme et ses enfants, ausquels il fist une brieve exhortation de la vanité de cette vie, des tresors du Ciel, et du merite que l'on acquiert devant Dieu en travaillant pour le salut du prochain. "Je meurs content, leur disoit-il, puisqu'il a plu à Nostre Seigneur me faire la grâce de voir mourir devant moy des Sauvages convertis. J'ay passé les mers pour les venir secourir, plustost que pour aucun autre interest particulier, et mourir volontiers pour leur conversion, si tel estoit le bon plaisir de Dieu. Je vous supplie de les aymer comme ie les ay ayez, et de les assister selon vostre pouvoir : Dieu vous en scaura gré, et vous en recompensera en Paradis. Ils sont creatures raisonnables comme nous, et peuvent aymer un mesme Dieu que nous, s'ils en avoient la cognoissance, à laquelle ie vous supplie de leur ayder par vos bons exemples et vos prieres."

"Je vous exhorte à la paix et à l'amour maternel et filial que vous devez respectivement les vns aux autres ; car en cela vous accomplirez la loy de Dieu fondée en charité. Cette vie est de peu de durée, et celle à venir est pour l'éternité. Je suis prés d'aller devant mon Dieu, qui est mon inge, au quel il faut que ie rende compte de toute ma vie passée : priez-le pour moy, afin que ie puisse trouver grace devant sa face, et que ie sois un jour du nombre de ses esleus."

Puis, levant sa main, il leur donna à tous sa benediction, et rendit son ame entre les bras de son Createur, le 25. iour de janvier 1627. iour de la Conversion de Saint Paul, et fut enterré au cimetiere de nostre couvent au pied de la grand Croix, comme il avoit demandé, estant chez nous, deux ou trois iours avant que tomber malade, comme si Dieu luy eust donné quelque sentiment de sa mort prochaine.

#### TABAC.

Le doyen du Chapitre de Carlisle (Angleterre), dans une lecture intéressante sur les fumeurs, nous apprend que la consommation de tabac, s'éleva, en Angleterre, dans l'année 1856, à trente trois millions de livres, et que huit millions de piastres se dépensèrent ainsi en fumée. La France pétune encore d'avantage, et le trésor public reçoit annuellement, en ce pays, la somme de cent millions de francs provenant du droit de monopole sur le tabac. La population de la ville de Hambourg, à peine de 150,000 personnes, réduit en cendres, tous les jours, quarante mille cigares. Dans le Danemarck, la quantité de tabac consommée s'élève, chaque année, à un poids de soixante-dix onces par tête : cette quantité est peu considérable encore en Belgique et en Amérique. D'après les calculs du savant doyen, il serait certain que la troupe entière des fumeurs, et chiqueurs, consomme par année la bagatelle de quatre mille quatre cent huit millions de livres de tabac ; que la culture de cette plante occupe cinq millions et demi d'acres de terre ; et qu'enfin un quart du genre humain a contracté la charmante habitude de fumer.

Le dauphin, père de Louis XVI avait engagé l'abbé Nollet, grand physicien français, à faire sa cour à un homme en place, dont la protection pouvait lui être utile. Nollet fait une visite au grand seigneur et lui présente ses œuvres imprimées. Mais ce protecteur l'accueil très-froidement, et en regardant les livres du physicien : "Je ne lis jamais, dit-il, ces sortes d'ouvrages." Nollet releva la tête, "—Permettez-moi, Monsieur, dit-il, de les déposer dans votre antichambre. Il s'y trouvera peut-être des gens d'esprit qui, en attendant l'honneur de vous parler, les liront avec profit."

#### ENIGME.

Lecteur quand je te fais affront,  
Aussitôt ta plume s'arrête,  
Souvent je fais gratter le front  
A ceux qui n'ont rien dans la tête.  
Je n'existe pas sans ma sœur ;  
A l'esprit nous jouons des niches,  
Et, grâce à plus d'un pauvre auteur,  
Nous ne sommes pas souvent riches.

Le mot de la dernière énigme est : *Chimère.*

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d., payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

#### AGENTS.

A Sainte-Thérèse . . . . . M. A. Thérien.  
A l'Assomption . . . . . M. H. C. W. Laurier.  
A la Petite-Salle . . . . . M. W. Couture.  
Chez les Externes . . . MM. { P. Doherty.  
  { Chs. Baillargeon.  
A. LEPAGE, Gérant.